

# La rénovation pédagogique au QUEBEC

par

**M. Beaugrand**

Nous en avons déjà parlé dans *L'Éducateur* (n° 15-16-17 mai-juin 66 et n° 1 octobre 66).

Rappelons brièvement qu'au cours du premier trimestre 1966 a eu lieu à Montréal un stage réunissant 60 stagiaires pendant neuf semaines.

Ce stage était animé par :

- les SEMEA québécois (stages d'entraînement aux méthodes d'éducation active),
- des conférenciers canadiens,
- quatre psychosociologues canadiens,
- quatre délégués de CEMEA français,
- quatre délégués de l'ICEM.

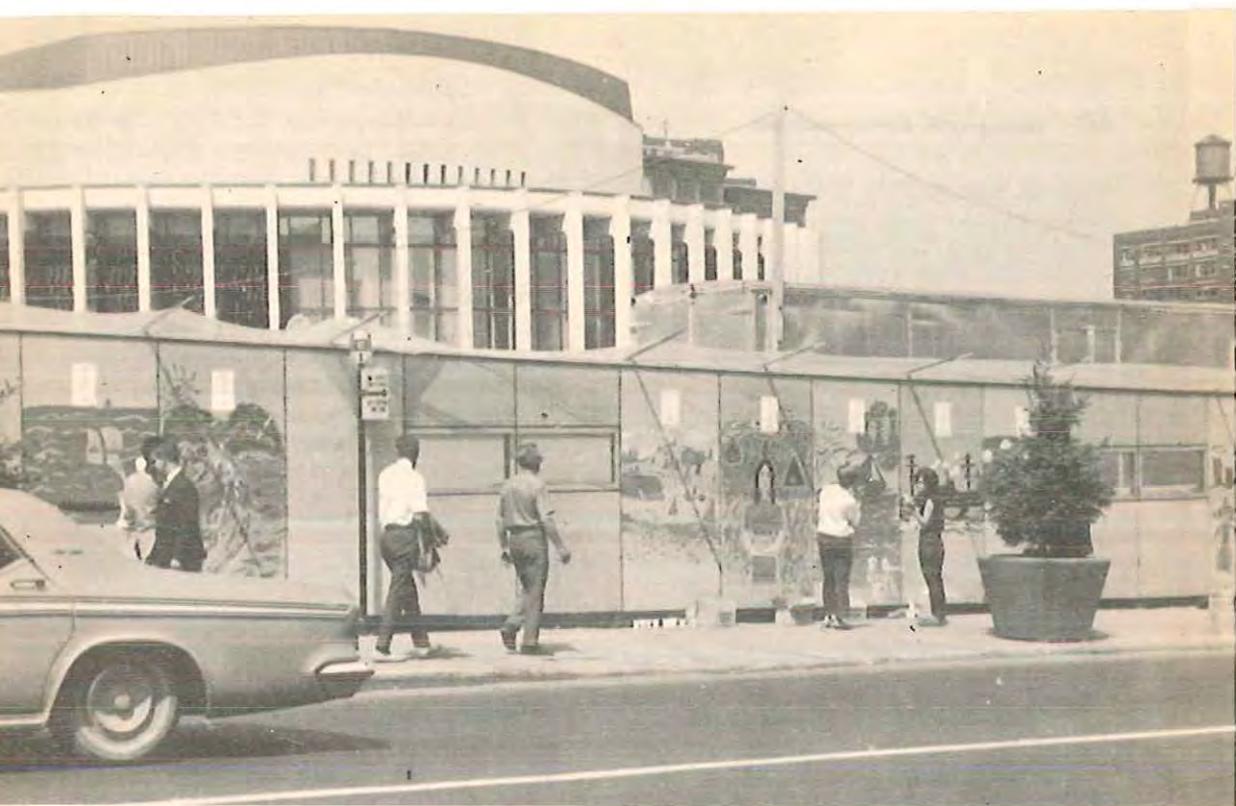
La plupart des participants à ce stage de Montréal ont, au cours de l'été, organisé des stages en différents endroits de la province, de manière à former des instituteurs qui se regrouperont pour travailler coopérativement dans des écoles de 15 classes.

Nous avons reçu dernièrement le premier numéro de *L'École Coopérative*, revue publiée par le Ministère de l'Éducation du Québec. Ce premier numéro est un compte rendu du stage de Montréal.

En voici quelques extraits :

« *Quelles étaient les intentions du Ministère de l'Éducation en mettant sur pied un projet de cette envergure ?* »

Le projet de SEMEA (Stage d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active) constitue un service que le ministère offre aux enseignants par le truchement des commissions scolaires et des directions générales des études. Non seulement toute participation à ce projet est libre, mais encore elle a été limitée quant au nombre des stagiaires et ce, par un élémentaire souci de prudence.



Sur les pallissades des chantiers de l'Exposition Internationale de Montréal, les adolescents dessinent librement à l'occasion d'un concours. (Photo MEB)

La liberté, dont Valéry disait « *ce mot qui a fait tous les métiers* », nous l'entendons ici dans le sens de la possibilité et la capacité de choisir, de prendre une option.

Or, faire un choix c'est d'abord connaître. Connaître et distinguer les différents termes qui se disputent notre décision. Être libre, c'est être informé. Ce n'est pas uniquement cela, bien sûr, mais nous pensons qu'une information adéquate au choix proposé est une condition préliminaire en dehors de laquelle la liberté n'est qu'un gargarisme pour démagogues !

Dans cette perspective, la position du ministère ne me semble pas équivoque : son objectif est d'éclairer les ensei-

gnants pour leur permettre de faire un choix judicieux — et non pas de faire le choix à leur place.

*Pourquoi ne vous êtes-vous pas contentés de donner des cours théoriques et des conférences ?*

Parce que nous sommes convaincus du principe suivant : la pédagogie active ne s'apprend pas, elle se vit. C'est par l'honnêteté de leur participation à une vie collective intense et à une réflexion commune que les stagiaires SEMEA ont pu se sensibiliser à cette approche pédagogique nouvelle de l'école active.

C'est pour éviter aux participants d'avoir l'illusion d'être adéquatement préparés à l'école active que nous avons

accordé une grande place aux ateliers pédagogiques. Ne sommes-nous pas véritablement persuadés de la valeur d'une méthode pédagogique qu'après l'avoir expérimentée sur nous-mêmes? Avant d'être le promoteur de l'éducation active, il faut en avoir été le sujet.

*Quelle solution avez-vous apportée au problème des examens de fin de stage?*

Solution radicale : suppression de tout examen.

Il faut être logique avec soi-même : nous n'allions pas sanctionner par le système traditionnel de l'examen un entraînement en éducation active ! D'ailleurs, la formation des stagiaires ne se prêtait pas à la mesure. On ne leur demandait pas de mémoriser, ni même d'apprendre quoi que ce soit d'une façon livresque. Nous les invitions à vivre la pédagogie et à réfléchir profondément à leur statut professionnel d'enseignant. Or, êtes-vous capable d'évaluer une manière d'être? Nous, pas.

Jamais nous n'aurions obtenu des résultats aussi positifs si nous avions suspendu au-dessus de la tête de nos stagiaires la menace des examens. Dès le premier soir, ils ont été prévenus : point d'évaluation, point de surveillance, point de feuille de présence, point de règlements prédéterminés... tout au moins de la part de la direction. En revanche, nous leur avons demandé, à la fin du stage, de faire une auto-évaluation de leur participation au projet SEMEA.

*Comment le groupe a-t-il réagi à cette formule?*

La confiance s'est établie progressivement. En général, les stagiaires ne demandaient pas mieux que de se croire à l'abri de toute surveillance et de

toute appréciation sur leur rendement académique... Mais on ne s'habitue pas à ce régime exceptionnel du jour au lendemain — car, sans juger systématiquement leur formation antérieure, il faut bien reconnaître qu'en général elle n'a pas été fondée sur de semblables conceptions.

*N'est-ce pas un début d'anarchie?*

C'est le raisonnement suivant qui a prévalu : responsables du projet et stagiaires sont appelés à vivre ensemble pendant neuf semaines. Par conséquent les règles de vie doivent être l'affaire de tout le monde et de chacun.

*Avez-vous trouvé le stage trop long?*

Nous avons terminé exténués. Enthousiastes d'accord, mais exténués ! Heureusement que nous débouchions sur les vacances de Pâques...

C'est une erreur que nous ne répétons pas. Remarquez que neuf semaines ce n'est pas trop pour réaliser les objectifs que nous nous proposons, mais si nous devions répéter cette expérience, il faudrait fragmenter cette durée et, par exemple, prévoir cinq semaines consécutives de stage, puis retour des stagiaires dans leur classe respective pour trois semaines, puis à nouveau une période d'entraînement de quatre semaines environ.

*Pourriez-vous me préciser le rôle des psychosociologues dans ce stage?*

Leur intervention s'est exercée sur deux plans :

— la sensibilisation aux relations interpersonnelles et aux phénomènes de groupe,

— l'entraînement à l'animation de groupes.

La première étape visait à permettre aux stagiaires de se mieux connaître et d'évaluer la qualité de leur participation dans un groupe. Elle favorisait également une meilleure connaissance des autres, une acceptation plus large de leurs points de vue, une recherche de la complémentarité au lieu d'un affrontement des différences.

En ce qui concerne l'entraînement à l'animation des groupes, il a été tout naturellement programmé en vue du rôle que les stagiaires étaient appelés à jouer dans les stages qu'ils animeraient au cours de l'été. Il s'agissait d'entraîner chaque participant à son rôle de meneur démocratique qui laisse à chacun sa chance de s'exprimer, qui n'impose pas ses idées mais s'efforce de suivre la démarche propre au groupe qu'il doit animer.

*N'avez-vous tout de même pas mis davantage l'accent sur les Techniques Freinet ?*

Je vais essayer de répondre « à fond » à cette question car elle est très importante. Tout d'abord nous avons fait appel à des animateurs qui, bien que tous orientés vers l'éducation active, représentaient néanmoins des mouvements pédagogiques assez bien différenciés. Les instructeurs des CEMEA français ont leurs idées, qui ne correspondent pas toujours à celles du mouvement Freinet, et vice-versa. Quant aux animateurs québécois — profs et conférenciers — ils avaient eux-mêmes leurs propres conceptions pédagogiques. Ceci dit, les structures essentiellement démocratiques du stage ont permis à tout le monde, y compris aux stagiaires évidemment, d'exprimer en toute liberté leurs convictions et leurs expériences.



Montréal (Photo MEB)

Je dois souligner à ce sujet le remarquable esprit de travail de nos camarades français. A aucun moment ils n'ont introduit d'élément polémique dans leur action ou cherché à dénigrer les adhérents de l'autre tendance pédagogique.

*Quelques opinions sur les délégués du Mouvement Freinet.*

— Au début, le travail avec les instructeurs Freinet m'a semblé un peu inutile et inadaptable à notre mentalité canadienne ; mais après avoir fourni l'effort nécessaire pour maîtriser certaines techniques (imprimerie et bandes programmées), je suis convaincu de leur utilité et de leur bon sens. Je suis convaincu qu'avec beaucoup de bonne volonté l'école active sera bientôt au Canada un fait accompli.

— La dernière partie du stage m'a permis de voir clair en ce qui concerne l'organisation du travail. Tout en ne négligeant pas le côté « acquisition des connaissances », je vais sûrement placer au premier plan le côté « humain » en laissant mes élèves tâtonner, s'exprimer et progresser à leur rythme. Je crois que c'est la pédagogie de la réussite. C'est aussi celle du bon sens, de la logique et par conséquent du plein épanouissement de l'être. C'est dans ce sillage que j'ai compris nos quatre camarades français. Je veux orienter mon enseignement dans cet esprit.

RÉFLEXIONS DE BEAUGRAND ET GUÉRIN A LA SUITE DE LA LECTURE DE CETTE REVUE.

(Les autres membres de l'équipe ICEM, Emilienne Reuge et Francis Étienne, trop éloignés, ne peuvent donner leur avis).

Cette expérience québécoise est du plus haut intérêt et mérite d'être suivie de près.

Nous n'examinerons pas les points sur lesquels nous sommes d'accord. Limitons-nous à trois problèmes délicats :

1. Il semble qu'un certain nombre de stagiaires se soient laissé séduire par les recettes et n'ont pas saisi les idées essentielles de la pédagogie Freinet. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Nous ne pouvions, en un temps si court — que nous devons partager avec les psychosociologues — sensibiliser en profondeur à des idées qui dépassent le cadre de l'école puisqu'elles ne sont rien moins qu'une manière de vivre.

2. Notre conception des structures n'est pas toujours bien comprise. Il en est qui veulent dès le départ mettre sur pied des règlements précis, jusque dans les détails, qu'on ne retouchera plus. Nous avons beau répéter que l'École Moderne a des structures suffisamment

souples pour ne pas entraver l'évolution des idées et des réalisations, d'aucuns ne les voient pas.

3. Autre problème : la dynamique de groupe.

Nous sommes mal placés pour en discuter puisque nous n'avons pu participer à aucune séance.

Plusieurs stagiaires semblaient ébranlés par ces séances, bien qu'elles aient été conduites intelligemment, et nous avons l'impression que le travail des ateliers pédagogiques les a rééquilibrés.

Nos constatations, nos réflexions nous portent à croire que le comportement d'une personne est — nous sommes d'accord — fonction de ses prises de conscience, de la connaissance qu'elle a d'elle-même, de la manière dont elle se sent perçue par les membres du groupe. Mais le comportement de chacun dépend aussi de ce qui se fait à l'intérieur du groupe. Si, au lieu de s'éterniser à discuter, on offre suffisamment de pistes de travaux pour que chacun trouve la sienne — qui lui permettra de réussir et de s'affirmer aux yeux de tous — alors nous verrons une saine ambiance naître et se maintenir. Ambiance d'autant plus saine que tout le monde sait qu'il en coûte plus de s'exprimer par des actes que par des paroles.

Cela ne signifie pas que nous sommes contre la prise de conscience à la fois individuelle et collective, avec une « part du maître », que peuvent donner certains d'entre nous, comme cela se fait déjà tout naturellement dans nos réunions de travail.

Ce qu'il faut éviter, c'est la systématisation car la vie est un équilibre, une sagesse à conquérir. Je pense à « l'Éducation du travail », cet essentiel message de Freinet.

M. Beaugrand